

« La trilogie de la villégiature »

Marcel Fortin

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27618ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, M. (1991). Compte rendu de [« La trilogie de la villégiature »]. *Jeu*, (60), 198–199.

«la trilogie de la villégiature»

Texte de Carlo Goldoni; traduction et adaptation d'Olivier Reichenbach. Mise en scène : Guillermo de Andrea; décor : Guy Neveu; costumes : François Barbeau, assisté d'Odette Gadoury; éclairages : Michel Beaulieu. Avec Denis Bernard (Guglielmo), Paul Berval (Filippo), Markita Boies (Vittoria), Normand Chouinard (Leonardo), Sophie Clément (Costanza) Pierre Collin (Ferdinando), Gisèle Crépeau (Giuseppina), François Dupuis (Cecco), Patrick Goyette (Tognino), Roger Joubert (Fulgenzio), Marcel Lebœuf (Paolo), Monique Mercure (Sabina), Sophie Prigent (Rosina), Geneviève Rioux (Giacinta), Guylaine Tremblay (Brigida) et le Quatuor Saint-Étienne composé de : Dominique Dhaïti, Daniel Plamondon, Martin St-Pierre et Anne Wagnière. Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 30 avril au 25 mai 1991.

les ratés d'une fusion

Dans le mot du metteur en scène, Guillermo de Andrea signale qu'avec *la Trilogie de la villégiature* — composée de trois pièces distinctes mais regroupées ici pour former les trois étapes d'un

itinéraire —, Goldoni a démasqué les personnages de la commedia dell'arte «pour les jeter dans la vie quotidienne et pour les confronter à leur nature d'hommes et de femmes». Ces trois pièces de 1761, qui s'écartent de la tradition de la comédie italienne farouchement défendue par Carlo Gozzi, préfigurent bien la comédie de mœurs naissante. En ce sens, nous sommes à cent lieues d'*Arlequin, serviteur de deux maîtres*, qui avait tant ravi le public du T.N.M. en 1984. Articulée autour du thème de la villégiature, la *Trilogie* met en situation des personnages issus de la bourgeoisie, en quête de distinction et à la recherche de plaisirs mondains dans un lieu de vacances.

C'est d'abord, dans la première pièce, *la Manie de la villégiature*, les longs préparatifs du voyage, entremêlés des tourments et des hésitations des protagonistes. Bien qu'elle soit visiblement enracinée dans la tradition de la commedia dell'arte par le ton de son propos et le comique de situation, la pièce piétine longuement avant d'atteindre à la toute fin un rythme approprié. Dans *les Aventures de la villégiature*, Goldoni nous plonge en pleine comédie de caractère, en affi-



Monique Mercure (Sabina) et Pierre Collin (Ferdinando) dans *la Trilogie de la villégiature* de Goldoni, mise en scène par Guillermo de Andrea au T.N.M. Photo : Robert Etcheverry.

chant davantage les traits de personnalité de ses créatures. À Montenero, les Livournais se livrent avec délectation à toutes les frivolités des vacances : badinage, jeux de cartes, farniente. Ici, le metteur en scène a su insuffler à ce tableau de société le climat de langueur et de nonchalance qui caractérise les activités mondaines des bourgeois. On s'ennuie presque devant cet étalement d'insouciance que seules les interprètes féminines — Sophie Clément (Costanza) et Monique Mercure (Sabina), entre autres — parviennent à réveiller par un jeu énergique et efficace. L'interruption brutale des vacances par l'arrivée d'un message constitue l'amorce de la troisième partie, qui fait place aux déceptions du *Retour de villégiature*. Les bourgeois ramenés dans le décor familial de leur maison découvrent alors les soucis pécuniaires et les désillusions amoureuses. La comédie, commencée en *allegro ma non troppo*, modulée en *largo* au second mouvement, s'installe finalement dans un pénible tiraillement entre l'*adagietto* et le *presto*. Dans cette conclusion réglée en catastrophe, jouée sans mesure, on ne sent plus la direction d'acteurs, on ne reconnaît plus le souffle qui anime le texte de Goldoni. Le grotesque italien pressenti par le metteur en scène y prend des allures de vaudeville bâclé, alors que le jeu s'enlise presque dans le cabotinage.

La Trilogie de la villégiature souffre d'un réel problème d'unité de structure et de mise en scène. La fusion de ces trois pièces en une seule aurait pu produire, si elle avait été guidée par une vision artistique éclairée et cohérente, un agréable divertissement pour l'œil et l'esprit; hélas! telles qu'elles y sont présentées avec ces différentes tonalités d'une étape à l'autre, les pièces de Goldoni revues par le T.N.M. ne convainquent guère de la démarche.

marcel fortin

«o fortuna»

D'après le manuscrit original des *Carmina Burana*. Direction artistique et musicale : Claude Bernatchez; mise en scène : Suzanne Lantagne; scénographie et animation visuelle : Nicole Catellier; costumes : Isabelle Rivière; éclairages : Christian Fontaine. Avec Claude Bernatchez, Élise Guay, Robert Huard, Pierre Langevin et Renée Lapointe. Production de l'Ensemble Anonymus, présentée à la Chapelle historique du Bon-Pasteur du 15 janvier au 3 février 1991.

une cantate surcodifiée

Fidèle à sa vocation, l'Ensemble Anonymus se dédie une fois de plus à l'interprétation de la musique ancienne. Des prestations passées de ce groupe, on se souvient avec ravissement de *li Jus de Robin & Marion*. Délaissant la fraîcheur de cette pièce, les musiciens ont choisi cette fois de s'inspirer du manuscrit des *Carmina Burana* connu des mélomanes par les enregistrements de Clemencic Consort et du New London Consort. La découverte de ce manuscrit remonte à 1803 dans la bibliothèque des Benediktbeuern en Bavière. La première édition complète du manuscrit, par J.H. Schmeller, contient les poésies de différents auteurs. Des chants moralisateurs et satiriques, des pièces religieuses et des poèmes d'amour côtoient allègrement la poésie des Goliards. Les concepteurs de ce spectacle ont puisé des textes dans cette impressionnante collection et les ont rassemblés sous le thème des saisons. Ils ont fabriqué, avec des pièces extraites du manuscrit, une cantate scénique où les musiciens-chanteurs deviennent des personnages.

Le grand mérite d'Anonymus se situe dans la lecture contemporaine de ces œuvres qui ne peut qu'être approximative puisque, pour la plupart des morceaux inclus dans ce manuscrit, la notation musicale (sans portée) ne donne pas la hauteur exacte des notes. Un dispositif scénique sobre, constitué d'une passerelle amovible, des effets visuels ingénieux, de très beaux costumes, mariant le moderne et le médiéval, ne suffisent